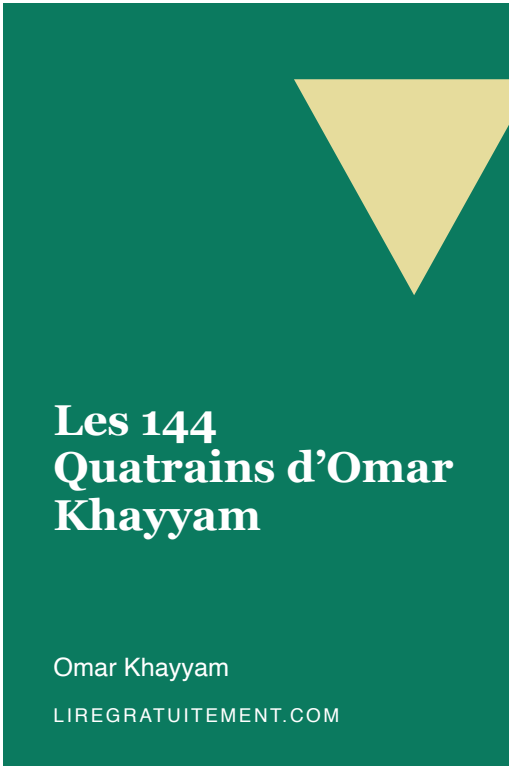


Les 144 Quatrains d'Omar Khayyam

Omar Khayyam

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

101

Cette nuit, je boirai d'une large amphore, — je m'enrichirai de mainte coupe de vin, — je divorcerai d'avec la raison et la religion — et me fiancerai à la fille de la vigne.

102.

Prends ce qui te revient des biens de la vie : — assieds-toi au festin ; saisis la coupe de vin. — À nos péchés, à nos vertus Dieu est indifférent. — Ne néglige pas ce qui est ta part de joie.

103.

Une gorgée de vin vaut mieux que le royaume de Kaous, — que le trône de Kobad, que l'empire de Thous. — Le soupir d'un libertin à l'aube — vaut mieux que le murmure des prières des hypocrites.

104.

Si tu donnes du vin à la montagne, elle commence à danser. — Seul un insensé parle mal du vin. — Pourquoi me prêcher le renoncement au vin ? — N'est-il pas l'âme qui anime le corps ?

105.

Tant que tu le peux, sois disciple des libertins, — tant que tu le peux, ruine les fondements de la prière et du jeûne. — Écoute la parole vraie d'Omar Khayyam : — « Bois du vin, fais-toi voleur de grands chemins, mais garde un cœur généreux. »

106.

Puisque notre séjour dans ce couvent est précaire. — il est absurde de vivre sans vin et sans bien-aimé. — Jusqu'à quand discuteras-tu le problème de la création ? — Quand je ne serai plus, qu'importe que le monde ait été créé ou non ?

107.

Jusqu'à quand la mosquée, la prière, le jeûne ? — Dusses-tu mendier, enivre-toi à la taverne. — Ô Khayyam, bois du vin, car de ta poussière — on fera des coupes, puis des bols, puis des cruches.

108.

Adolescent, regarde ; la rose et la verdure sont fraîches ; — demain elles seront flétries. — Bois du vin, cueille la rose, car, le temps de les regarder, — la rose et la verdure seront redevenues poussière.

109.

Puisque la vie est éphémère, qu'importe qu'elle soit douce ou amère ? — Quand vient la fin, qu'importe que tu sois à Bagdad ou à Balkh. — Bois du vin, car combien de fois après toi et moi, — le croissant de la lune grandira pour mourir et renaître !

110.

Prends la coupe et la cruche, ô toi qui captures les cœurs. — Va dans la prairie au bord du ruisseau. — Car, des adolescents élancés au visage de lune, — la Roue a fait cent fois la cruche et cent fois la coupe.

111.

Ces potiers qui plongent leurs mains dans l'argile, — puissent-ils travailler avec intelligence et raison ! — Jusqu'à quand continueront-ils à la meurtrir des pieds et des mains ? — C'est l'argile du corps humain. À quoi pensent-ils donc ?

112.

Ami, ne nous soucions pas de demain, — profitons de ce souffle de vie. — Demain quand nous quitterons ce caravansérail, — nous serons pareils aux morts d'il y a sept mille ans.

113.

Ne renonce pas au vin pour peu que tu en possèdes. — Combien de regrets suivraient un tel sacrifice ? — La rose entr'ouvre sa robe, le rossignol chante sa joie. — En un tel moment, est-il place pour le renoncement ?

114.

On me dit : « Ne bois pas tant de vin. — Quelle excuse as-tu de ne pas te déprendre du vin ? » — Mon excuse est la face du bien-aimé et la clarté du vin pur comme l'aube. — Sois juste… Est-il une excuse plus claire ?

115.

Ceux qui sont déjà partis, adolescent, — dorment dans la poussière de leurs illusions, adolescent. — Viens, bois du vin, écoute la vérité que je t'apprends : — Tout ce qu'ils ont dit est du vent, adolescent.

116.

Hier, j'ai brisé ma cruche sur une pierre. — J'étais ivre quand j'ai fait cette folie. — Les morceaux de la cruche m'ont dit à leur manière : — « J'étais comme toi. Tu seras comme moi. »

117.

Prends dans ta main la coupe semblable au coquelicot printanier ; — si tu le peux, avec un adolescent pareil au coquelicot, — bois du vin, chasse le chagrin, car cette vieille Roue — soudainement t'abaissera au ras de la terre.

118.

Du vin qui donne la vie à la vie même, — remplis la coupe, bien que ma tête déjà soit lourde. — Mets-la dans ma main… le monde est un conte, — et hâte-toi, car mes jours passent comme le vent.

119.

Je boirai tant de vin que l'odeur — en montera de ma tombe, — et lorsque passera un buveur attardé, — du seul parfum il tombera, ivre.

120.

Que j'aie toujours à la main la coupe, — au cœur l'amour des adolescents ! — On me dit : « Que Dieu t'accorde le repentir ! » — Mais ni Dieu ne me l'offre, ni je ne le désire.

121.

Voici l'aube. Respirons l'odeur du vin rose. — Brisons comme verre fragile la gloire et l'honneur. — Renonçons à nos ambitions lointaines. — Caressons les cheveux longs des bien-aimées et les cordes de la harpe.

122.

L'univers n'est qu'un clin d'œil de notre vie torturée, — l'Oxus n'est qu'une goutte de nos larmes, — l'enfer qu'une flamme parmi celles qui nous brûlent, — le paradis qu'un instant du jour que nous donnons à la joie.

123.

De notre venue en ce monde, de notre départ, quelle est la cause ? — Cette vie qui est tissée pour nous, quel espoir devant elle ? — Sous le poids de la Roue, les âmes de tant d'hommes purs — brûlent et deviennent cendres. Mais je ne vois pas leur fumée.

124.

Il est des gens qui discutent sur la religion. — D'autres hésitent entre le doute et la certitude. — Un héraut surgira à l'improviste et dira : — « Ignorants, le chemin n'est ni celui-ci ni celui-là ! »

125.

Le mystère éternel, ni tu ne le connais, ni moi. — Cette énigme, ni tu ne la connais, ni moi. — Derrière le rideau, on parle de toi et de moi. — Quand le rideau se lèvera, tu verras que nous ne savions rien, ni toi ni moi.

126.

Bien que ma figure et mon teint soient beaux, — que mon visage soit un coquelicot et mon corps un cyprès, — je ne comprends pas pourquoi aux murs de cette salle de fête — le peintre éternel a tracé mon image.

127.

Le créateur, s'il a formé les êtres, — pourquoi les a-t-il détruits, ensuite ? — S'ils étaient laids, à qui la faute ? — S'ils étaient beaux, pourquoi les briser ?

128.

Les uns s'enorgueillissent d'une vaine sagesse, — les autres croient au paradis et aux houris. — Quand le rideau se lèvera, on verra — que les uns et les autres se sont égarés loin, bien loin !

129.

Entre la foi et l'incrédulité, un souffle, — entre la certitude et le doute, un souffle. — Sois joyeux dans ce souffle présent où tu vis, — car la vie elle-même est dans le souffle qui passe.

130.

D'abord il m'a donné l'existence, sans me consulter. — La vie chaque jour a augmenté ma stupeur. — Et nous sommes partis sans l'avoir voulu, — sans avoir su le but de notre venue, de notre séjour, de notre départ.

131.

Es-tu assez discret pour que je dise enfin — ce qu'était à la première aube Adam ? — Un pauvre diable, pétri de chagrins, — qui vécut un jour, puis s'en alla.

132.

Pourquoi discuter sur les quatre éléments et les cinq facultés, adolescent ? — Qu'importe qu'il y ait une ou cent énigmes ? — Nous sommes poussière. Joue de la harpe, adolescent. — Nous passons comme le vent. Apporte le vin, adolescent.

133.

Jusqu'à quand appartiendras-tu aux couleurs et aux parfums ? — Jusqu'à quand poursuivras-tu les laides et les belles ? — Même si tu es la source de Zemzem ou l'eau de la vie éternelle, — à la fin tu rentreras dans le sein de la terre.

134.

Hélas ! le temps de ma jeunesse est passé. — Hélas ! le printemps clair a fui. — L'oiseau étincelant qui s'appelle jeunesse, — je ne sais ni quand il est venu, ni quand il s'est envolé.

135.

Demain, je rangerai l'habit de dévotion et d'hypocrisie. — Mes cheveux sont blancs ; je veux boire du vin. — Le chiffre de mes ans a passé soixante-dix ; — si je ne me réjouis pas aujourd'hui, quand donc serai-je heureux ?

136.

Nos amis fidèles nous ont quittés. — La mort les a écrasés sous ses pieds l'un après l'autre. — Nous étions tous réunis dans la même taverne, — mais ils sont tombés, ivres, une ou deux tournées avant nous.

137.

Longtemps nous ne serons plus, et le monde sera encore, — longtemps il n'y aura de nous ni trace ni nom. — Avant que nous fussions, rien ne manquait à ce monde, — quand nous n'y serons plus, il sera tel qu'il a toujours été.

138.

Que tu aies vécu cent ou mille ans, — tu devras quitter ce vieux caravansérail. — Que tu sois roi ou mendiant au bazar, — à la fin du compte, tu vaux le même prix.

139.

Comme je dormais, un sage m'a dit dans mon rêve : — « Pendant le sommeil, la rose de la joie ne s'épanouit pour personne. — Pourquoi t'abandonner au frère de la mort ? — Lève-toi, car longtemps tu dormiras sous la terre. »

140.

Quand je serai aux pieds de la mort — et que le fil de mes jours sera coupé, — qu'on fasse de mes cendres une cruche et peut-être — quand le vin l'emplira, renaîtrai-je à la vie.

141.

Si tu as passé tes jours près de ton bien-aimé, — si tu as goûté tous les plaisirs de ce monde, — il faut pourtant partir et tu comprendras alors — que ta vie entière n'a été qu'un songe.

142.

Regarde. Qu'ai-je reçu du monde ? Rien. — Qu'est-ce que la vie a laissé dans mes mains ? Rien. — Je suis une flamme de joie. Une fois éteint, que suis-je ? Rien. — Je suis la coupe de Djemchid. Une fois brisé, que suis-je ? Rien.

143.

Ah ! si l'on pouvait vivre en paix ! — ah ! s'il était un terme à cette longue route ! — ah ! si, après cent mille ans, du sein de la terre — on pouvait renaître comme la verdure !

144.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_144_Quatrains_d%E2%80%99Omar_-Khayyam. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.